

Être écrivain

Un écrivain passe sa vie à écrire, donc, peut-être, à penser. Et pourtant rien n'est plus difficile pour lui que de répondre à la question élémentaire de sa propre définition. Qu'est-ce qu'un écrivain ? Et pourquoi est-il si délicat de résoudre cette question ?

Je crois que nous pourrions y voir plus clair si nous risquons un petit détour par une notion qui nous est familière à tous, la notion de *spécialiste*. Tous les métiers, tous vos métiers sans aucun doute, impliquent et exigent de votre part une spécialisation dans tel ou tel domaine d'activité. Même le médecin dit généraliste est déjà, très largement, un spécialiste ; il est médecin, et non pas biologiste ni avocat ni chef d'entreprise. Et toute notre vie sociale est fondée sur cette idée, cette nécessité de la spécialisation des tâches. S'il existe des spécialistes et des spécialités, c'est parce que nul ne peut embrasser tous les domaines du savoir, ni affronter les problèmes humains par tous les côtés à la fois. Le généraliste, aujourd'hui, semble un monstre inconcevable, inimaginable.

Mais pourtant, si chaque homme et chaque femme choisit et doit choisir, pour être efficace, un canton de la réalité, nous ne devons jamais oublier que chaque spécialité n'a de sens que par rapport à la généralité, à l'ensemble de la réalité humaine. S'il n'y avait sur terre que des médecins et pas d'économistes, que des économistes et pas de médecins, que des politiciens et pas de commerçants, ou vice versa, nous aboutirions à des résultats plus ou moins graves, mais toujours fâcheux. Cela signifie en clair que les spécialités sont et restent, en dépit des cloisons étanches qui

semblent les séparer, les parties d'un tout, et que ce tout s'appelle *l'homme* ou la réalité humaine. Cela signifie aussi — et c'est la grandeur, justement, de toutes les spécialités — que chaque spécialiste, dans son travail ou son activité, ne cesse d'apporter une réponse ou un fragment de réponse à l'une des questions qui se posent en permanence à l'homme.

On pourrait dire par exemple (en simplifiant, bien sûr) que le biologiste ou l'historien, chacun à leur manière, répondent à la question des *origines* humaines, s'interrogent sur le passé de l'homme. Que le médecin se sente requis par la question de la *souffrance* humaine ; que le sociologue ou le psychologue ou l'enseignant prennent en main la question de l'*esprit* (individuel et collectif) de l'homme ; que, chacun à leur manière, l'industriel, l'économiste, le commerçant, le juriste ou le politicien tentent de ménager à l'homme un *avenir*, en lui fournissant les moyens de son existence matérielle et sociale.

Voilà donc ce que sont les spécialistes : des hommes qui limitent volontairement leur champ d'action pour servir le plus efficacement possible cette généralité qui s'appelle l'homme.

Et l'écrivain, dans tout cela ? L'écrivain n'est manifestement spécialiste de rien, à moins qu'on ne dise, comme le faisait Paul Valéry, qu'il est *spécialiste du général*. La formule est évidemment paradoxale, mais elle ne manque pas d'intérêt. Que signifie-t-elle, sinon que l'écrivain garde tout au long de son existence et de son activité, à titre de préoccupation consciente, ce qui pour les autres hommes est aussi la préoccupation première, mais ne peut rester constamment au premier plan — je veux dire la vie humaine considérée dans son ensemble, l'humain regardé comme *tout*, avec les questions fondamentales qui toujours et partout se posent à lui.

Je m'explique : le médecin, l'homme de science, le commerçant, le juriste, l'enseignant ou le politicien se partagent,

disons-nous, les questions humaines, celles que posent la vie individuelle et la vie collective, celles que posent le passé, l'avenir, la tendance à vivre et la tendance à mourir. Mais tous ces spécialistes ne se disent pas chaque jour, à chaque instant de leur travail, qu'ils sont motivés et justifiés par des questions métaphysiques. Cette conscience finirait par entraver leur activité même. On ne se lève pas chaque matin, on ne boit pas son café, on ne se rend pas au bureau pour des raisons consciemment et constamment ontologiques.

Les questions sur la destinée de l'homme dans le monde, chacun sait qu'on les pose à deux époques de la vie, lorsque les circonstances le permettent et l'exigent : dans la petite enfance, et quand la mort s'approche. C'est l'enfance qui dit : pourquoi ? Et c'est la vieillesse qui dit : à quoi bon ?

Mais il n'empêche que ces questions ne cessent pourtant de motiver chaque jour le moindre de nos actes : nous avons beau, dans notre vie quotidienne, être des spécialistes ; dans le fond de nous-mêmes, nous restons des généralistes. Ou si vous préférez, nous avons beau être des adultes, dans le fond de nous-mêmes nous restons des enfants et nous sommes déjà des vieillards. Et l'écrivain, c'est celui qui, après la faiblesse de la petite enfance et avant la paralysie du grand âge, avec les forces de la maturité, les pouvoirs de l'intelligence et les leçons de l'expérience, s'applique à méditer et à faire vivre, en elles-mêmes et pour elles-mêmes, les questions générales qui se posent aux extrêmes de la vie et qui embrassent la vie entière ; bref, celui qui s'applique à penser *l'homme comme un tout*.

L'expression de Valéry : « Spécialiste du général » est décidément mieux qu'une boutade. Elle permet de bien sentir ce qui rapproche l'écrivain du spécialiste tout court, donc des autres professions, et ce qui l'en différencie. Qu'est-ce qu'un *spécialiste* en effet ? Je le caractériserais volontiers par deux traits distinctifs,

traits dont nous verrons tout à l'heure dans quelle mesure ils peuvent s'appliquer à l'écrivain.

D'abord le spécialiste, en principe, (et nul, j'espère, ne me contredira) *aime* son travail. Cette banalité n'est cependant pas sans importance. Aimer son travail, cela veut dire être poussé vers lui par un élan qu'aucun argument rationnel ne peut justifier ni couper. C'est, à travers son travail, se sentir dans le rapport le plus riche avec la réalité.

Ensuite, le spécialiste, toujours en principe, est *rigoureux* dans son travail. Il connaît, dans son domaine, les finesses et surtout les complexités. Il sait qu'on ne peut pas dire n'importe quoi ; que si l'on dit n'importe quoi, on décolle de la réalité, et l'on perd toute efficacité. Il sait que les choses sérieuses ne se discutent pas au café du commerce. Il connaît le poids des mots et des actes, il tient compte de la sanction des faits : si, dans sa spécialité, il néglige la science de ceux qui l'ont précédé, ou leur expérience, il sait que la réalité le punira, immanquablement. Il est rigoureux parce qu'il sait qu'en l'absence de rigueur, le réel va lui échapper. Il peut légitimement dire au non spécialiste qui prétendrait empiéter sur son terrain : *sutor, ne ultra crepidam*. Dans ton domaine à toi je suis ignorant et je suis prêt à me laisser enseigner, mais dans mon domaine à moi je sais, et je ne supporterai pas qu'on manque à la rigueur.

Voilà deux traits élémentaires qui, je crois, caractérisent le spécialiste, les spécialistes que vous êtes tous. Ces deux traits sont-ils applicables à l'écrivain ?

Ma réponse est oui. Pour le premier trait, l'*amour* de son métier, mon oui ne vous surprendra pas, et ne pose pas de difficultés particulières. Sauf que pour l'écrivain, l'amour de sa branche ou de son domaine signifie précisément l'amour de « tout » ! L'amour du monde en général, l'amour de l'homme en général, la passion pour la destinée humaine en soi, la soif de

comprendre et de vivre toutes les vies, ou tout au moins tous les aspects et les recoins de la vie, la passion de tout ce qui dans le monde reflète, réfracte ou concentre la vie. Pour le dire simplement, l'écrivain aime la vie, non pas seulement au sens où il aime exister et voir le soleil, mais au sens où il a besoin, à tout instant, de communier avec toute l'aventure humaine. Oui, comme les autres spécialistes, le spécialiste du général aime son domaine, qui est « tout ».

Soit. Mais le second trait, la *rigueur* ? Que diable pourra-t-elle signifier chez l'écrivain ? Car s'il est vrai que le médecin, l'avocat, le commerçant sont rigoureux dans leur domaine, il est également vrai qu'ils peuvent l'être parce que leur domaine est bien circonscrit ; parce qu'ils ont pu l'étudier pour lui-même, l'approfondir, se nourrir de la science et de l'expérience d'autrui. Prétendre que l'écrivain est rigoureux dans son domaine à lui, c'est-à-dire « tout », voilà qui paraît bien présomptueux.

En outre, on ne voit pas au nom de quoi l'écrivain pourrait interdire à autrui d'empiéter sur son domaine. Si vraiment il se contente de méditer et de mettre en scène la destinée humaine dans son ensemble, et les questions métaphysiques (« qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ? »), ces questions que posent l'enfant et le vieillard, si d'autre part il s'attache à restituer les sentiments, les sensations et les passions humaines, comment pourrait-il empêcher tous les hommes et toutes les femmes adultes de toucher aux mêmes sentiments, aux mêmes passions, aux mêmes questions, en dépit du fait qu'ils n'en sont pas les « spécialistes » ? Lorsque ses interlocuteurs lui parlent de la vie et de la mort, de l'amour et de la douleur, l'écrivain sera-t-il en droit de leur rétorquer : taisez-vous, vous n'êtes pas *rigoureux*, c'est moi le spécialiste de ces questions, nous ne sommes pas au café du commerce ?

Au risque de choquer, je veux encore répondre : oui, l'écrivain

peut être parfois en droit de s'exprimer ainsi. (Mais j'assortirai tout à l'heure cette réponse apparemment prétentieuse d'une nuance capitale). Je veux répondre oui car je crois que la rigueur est souhaitable, voire requise, dans le maniement des grandes questions, des idées générales et des sentiments particuliers, autant et plus qu'elle ne l'est dans les spécialités reconnues et répertoriées par notre société.

Et le déplorable est bien de constater parfois que des hommes qui, dans leur spécialité, témoignent de la plus grande précision, de la plus grande exigence intellectuelle (parce qu'ils connaissent le poids des choses et la sanction des faits) font soudain preuve, lorsqu'il s'agit d'idées générales ou de sensations ou de sentiments, et sous prétexte que de toute manière la vérification manque, de laxisme, de paresse et de mollesse d'esprit.

Oui, s'il est un mal dont nous souffrons dans notre société contemporaine, c'est bien d'avoir fait de la rigueur une qualité professionnelle et seulement professionnelle, c'est-à-dire une qualité qu'on cultive brillamment au bureau, à l'usine ou au magasin, mais dont on se déleste avec un soupir de soulagement dès qu'on rentre chez soi. Comme si le flottement de la raison, les affirmations à l'emporte-pièce, les outrances, les contradictions, le vague dans les sentiments, étaient le repos du guerrier.

Bien sûr que les grandes questions humaines, aussi bien que les petites sensations, sont avant tout de profonds mystères ; les significations que nous leur donnons seront toujours balbutiantes ; en outre, il sera toujours difficile de mettre ces significations à l'épreuve des faits, car les faits, s'il en existe en ces matières, sont extraordinairement complexes, mouvants, insaisissables.

Pourtant je maintiens que cela n'empêche pas d'aborder ces mystères avec un maximum de rigueur, et que c'est une des tâches de l'écrivain que de viser à cette rigueur-là. Une rigueur —

et voici la nuance promise tout à l'heure — pratiquée non pas au nom d'une science plus grande, comme si l'écrivain était un spécialiste de Dieu, du sens de la vie ou des passions humaines, et qui tiendrait dans ses tiroirs les réponses scientifiques à ces questions. Non, mais une rigueur observée au nom même de l'*ignorance*.

Car souvent, si nous disons n'importe quoi sur ces questions, ce n'est pas parce que nous pensons pouvoir nous soustraire à l'épreuve des faits ; c'est parce que nous croyons et prétendons *savoir*. Et notre suffisance est alors proportionnelle, comme il arrive toujours, à notre insuffisance. Or la conscience qui dans ce cas-là nous manque, c'est la conscience de notre ignorance essentielle.

Cependant, la conscience d'une ignorance fondamentale n'empêche pas d'affronter les questions brûlantes ou les mystères impénétrables ; au contraire, elle est un aiguillon. Elle nous fait honte de notre relâchement intellectuel ou spirituel. Elle nous fait progresser.

Notamment parce que la conscience de notre ignorance, c'est d'abord la conscience de toute la science et de toute l'expérience qui nous précèdent, de tout ce que les hommes les meilleurs et les plus soucieux de l'espèce humaine ont pensé et senti avant nous. Et si, des mystères essentiels, les plus grands penseurs ne détiennent pas la clé, pas plus aujourd'hui qu'hier, ils pressentent au moins une partie de ce qu'on ne peut pas dire. Ils ne nous apportent pas la science mais la sagesse. Ils nous aident à progresser vers la juste expression de notre ignorance. Cette juste expression, c'est notre vrai savoir, c'est le socle même de la science véritable. Tous les savants de quelque envergure vous le diront.

Une précision encore : quand j'affirme que l'écrivain, spécialiste du général, est l'homme de la *rigueur* dans sa

spécialité, je ne prétends pas que dans la pratique il soit toujours rigoureux et puisse par conséquent se poser en donneur de leçons. Je dis seulement que son but, son idéal, son effort constant, sont d'atteindre à la rigueur, dans les idées générales, dans l'expression des sentiments, des sensations, et par conséquent dans le langage. Son but et son idéal sont de mettre de la précision là où semble-t-il, la précision nous est à jamais interdite.

Si je songe à des illustrations de mon propos, je dirais qu'un Marcel Proust est l'exemple parfait d'une rigueur dans l'*élaboration des sensations*, rigueur qui finit par enrichir et préciser la vision que tous les hommes ont d'eux-mêmes. Robert Musil ou Thomas Mann seraient des exemples de la rigueur dans l'expression des *idées*, Dostoïevsky de la rigueur dans l'expression des *passions du cœur et des passions de l'âme*. Au terme de ces œuvres, nous ne détenons pas de réponse définitive aux mystères humains, mais nous en avons pressenti les contours, et par conséquent nous nous connaissons infiniment mieux que si nous nous étions contentés d'appliquer au monde nos préjugés, nos idées toutes prêtes, nos sentiments tout faits, sous prétexte que de toute manière le dernier mot nous échappe.

Rigueur dans la saisie et l'expression des idées, dans la saisie et l'expression des intuitions, des sensations, des sentiments ; donc rigueur, avant tout et forcément, dans l'expression même, dans le langage. Je ne connais pas d'écrivain de quelque importance qui n'ait soumis son œuvre à ces exigences conjointes, unissant tout naturellement les qualités du penseur à celles de l'artiste.

Je voudrais vous proposer une ultime remarque. J'ai dit que les spécialistes que sont les divers corps de métiers se consacraient chacun à tel ou tel canton de la réalité, répondant par leurs *actes* à des questions humaines qu'ils n'avaient pas le temps ni le loisir de se poser toute la journée en tant que telles : la question de notre

passé, de notre futur, de notre survie, de notre organisation collective. Je soulignais par là que tous les hommes et toutes les femmes qui se vouent à telle ou telle spécialité sont des hommes et des femmes d'*action*, et non de contemplation ou de méditation.

Et j'affirmais que l'écrivain, lui, en est à se poser pour elle-même et dans sa généralité la question de la destinée humaine. Je paraissais donc le désigner, à l'opposé de l'homme d'action, comme un homme de la *contemplation* ou de la *méditation*, plus ou moins déconnecté, pour le meilleur et pour le pire, de la réalité commune.

Si j'ai donné l'impression de sous-entendre une telle opposition, je voudrais me corriger. Je crois sincèrement, et j'espère à tout le moins que l'écrivain, lui aussi, est un homme d'*action*, en dépit des apparences. Évidemment son action, sauf situations tout à fait particulières et d'ailleurs révélatrices, n'est pas immédiate. Elle consiste, je le répète, à mettre la précision dans les idées générales, la netteté dans les sensations, la justesse dans les sentiments, l'exactitude dans l'expression, bref, à donner au monde cette forme particulière et particulièrement gratifiante de rigueur qui s'appelle la *beauté*.

Mais ce travail, car c'en est un, je ne puis douter qu'il ne contribue au développement général de l'humanité. Affinant la conscience, il fait avancer la science. En d'autres mots (un peu simplistes sans doute), pour bien agir, il faut que l'homme sache ce qu'il fait. Et la méditation sur l'action, ce n'est pas une station sommeillante, c'est au contraire la respiration qui nous permettra de poursuivre, c'est les yeux levés sur le but, afin que nous ne nous égarions pas dans notre marche, puisque marche il y a.

D'ailleurs les événements qui surviennent actuellement dans les pays de l'Europe de l'Est nous rappellent un fait bien étrange, ou peut-être bien normal : chaque fois que l'histoire accélère,

chaque fois qu'un pays ou un peuple frémit sur ses bases, les écrivains se retrouvent au premier rang, qu'ils le veuillent ou non. Un Adam Michnik en Pologne, un Vaclav Havel en Tchécoslovaquie, ou, en Allemagne de l'Est, en Hongrie, divers artistes, qui sont souvent à l'origine et à la tête des manifestations que vous savez. Ce phénomène ne doit rien au hasard, et je ne crois pas exagérer si je dis que ce ne sont pas les écrivains qui prennent en marche le train de l'histoire, mais l'histoire qui tout naturellement retrouve les écrivains : lorsque les foules prennent conscience de leur destinée, elles rejoignent ceux qui par vocation veillent ou tentent de veiller sur cette conscience.

Je ne voudrais pas donner de l'écrivain une image trop solennelle ou trop grandiloquente. Je tenais seulement à vous dire par ces quelques mots à quel point, pour moi, l'écrivain appartient à la vie commune, à quel point, en dépit de toutes les apparences, il est peu éloigné des « spécialistes », quel que soit leur métier ou leur activité ; bref, à quel point il se sent proche de vous.